

Mme. ET Melle. GERMONT ET Mr. FLORENTIN,
OU UN CŒUR PUR.

(Suite.)

CHAPITRE IX.

Il est certain que cette lettre d'Adrien avait singulièrement impressionné toute la famille, et que chacun en avait plus ou moins tiré quelques bonnes réflexions. Or, Mme de Verceil, qui n'avait rien laissé voir de ses sentiments, était plus pénétrée qu'on ne l'aurait pu croire d'après son habituelle indifférence.

Elle aussi s'apercevait qu'il lui manquait quelque chose, un ferme appui, une force supérieure pour se maintenir sûrement et paisiblement dans l'intime et juste possession d'elle-même. Négligée par son mari, méconnue, croyait-elle, dans ce qu'elle pouvait avoir de plus éminent et de meilleur, il lui fallait se contraindre et se comprimer étroitement, puisqu'enfin sa fierté dédaignait de se plaindre, ou de se consoler par de faciles illusions. Elle vivait tristement avec elle-même, et durement avec ceux qu'elle eut voulu aimer : car frustrée de l'affection la plus chère, elle opposait orgueilleusement à toutes les autres, même les plus légitimes, une sorte de vindicative froideur. Mais aussi était-elle intérieurement agitée du plus irrémédiable mécontentement contre elle-même. Qu'elle devait être douce cette paix de l'âme que son frère, l'énergique et noble Adrien, avait su conquérir ! et combien vivifiante et précieuse, cette joie suprême dont il paraissait comblé !.. Est-ce qu'il ne pourrait pas y avoir là aussi pour elle des apaisements profonds et de rayonnantes lumières, qui lui donneraient les repos et les clartés si nécessaires dans les obscurités et les fatigues de la vie ? Eh bien ! si elle tenait d'avancer vers ces pures régions de la foi catholique où les âmes s'épurent, se dilatent et s'élèvent, on ne peut le nier, au degré seul de leur bonne volonté ?..

Tout en remuant en elle-même ces graves pensées, Mme de Verceil se sentait de plus en plus attirée vers Mlle Germont. Depuis longtemps déjà elle n'avait pu se défendre d'une secrète sympathie pour la modeste et si aimable institutrice de sa sœur. Elle avait d'abord remarqué cette droite simplicité et ce naturel si heureux ; elle avait admiré, sans mot dire comme toujours, cette bonne grâce sans apprêt et cette rare distinction d'idées, de langage et, chose plus difficile, de conduite, en toute circonstance. Comment donc cette jeune fille si bien douée et si bien accueillie, seule dans un monde étranger et supérieur, se maintenait-elle si sérieusement avec une si charmante modestie, en s'élevant insensiblement au rang des personnes le plus honorablement remarquées, et attirant vers elle,

sans y prétendre, des hommages d'un grand prix ? C'est en essayant de résoudre cette question, on du moins le croyait elle, qu'elle s'était peu à peu et de plus en plus rapprochée de Mlle Germont : aimant, comme on a pu l'observer, à travailler en sa compagnie, à échanger quelques paroles, à causer parfois plus longuement et à lui emprunter même quelque bon livre de littérature ou de morale chrétienne. Et de fait avec Clotilde, elle avait enfin mis de côté sa dédaigneuse raideur, et lui témoignait toute la confiance compatible avec un naturel si concentré.

Une après-midi elle était venue chez sa mère avec ses enfants, au moment où Mme Daurival et Henriette allaient sortir en voiture.

—Viens-tu avec nous, lui dit Mme Daurival ?

—Merci, mère, je n'ai pas l'intention de sortir.

—Viens donc, lui dit Henriette ; et profite comme nous de cette belle et rare journée.

On était dans la seconde quinzaine d'octobre : et le temps magnifique invitait à la promenade.

— Oh ! bien non, dit-elle, je vous donne les enfants et je vais travailler avec Mlle Germont.

—Comme tu voudras, ajouta sa mère, sachant bien qu'il était inutile d'insister.

Les enfants joyeux bondirent dans la voiture, et Mme de Verceil se rendit chez Clotilde qu'elle trouva travaillant près de sa fenêtre ouverte, pour mieux jouir de ce beau soleil d'automne qui revêtait si richement de pourpre et d'or les cimes éclaircies des tilleuls et des hêtres. En entrant dans la chambre, Mme de Verceil ne jeta qu'un regard distrait sur le parterre et les massifs resplendissants de fleurs et de lumière ; mais avant de prendre le siège que Clotilde lui offrait en souriant, elle s'arrêta un moment debout, silencieuse, paraissant examiner l'ouvrage que Mlle Germont tenait entre ses mains, mais ne considérant que la jeune fille elle-même, son visage si paisiblement réfléchi, son air si confiant et si pur, et son ajustement lui-même exempt de toute prétention, mais non de grâce naturelle et de bon goût.

—Pardon ! dit-elle enfin, mais j'admire malgré moi cette paix profonde où vous vivez si heureusement. Et savez-vous, ajouta-t-elle, en lui tendant gracieusement la main et en s'asseyant près de Clotilde, que j'envie parfois cette constante sérénité, qui vous dédommage de tant d'autres choses séduisantes pour les yeux, mais vides et amères au cœur.

—Il est vrai, dit Clotilde, que vous êtes tous ici si bienveillants pour moi, qu'il ne me pourrait venir à l'esprit de souhaiter une autre destinée. Mais vous-même, chère dame, est-ce que vous n'avez pas à remercier Dieu de tous les dons qu'il vous a faits ? •

—Oh ! moi, moi, reprit Mme de Verceil, d'une voix plus basse et sin-

gulièrement émue, je suis peut-être ingrate envers Dieu, mais je suis aussi mécontente de moi-même que de presque tout ce qui m'entoure.

— Ne le dites pas, chère dame, ou plutôt ne le pensez pas ; et croyez que nous avons tous à bénir Dieu de la position qu'il nous a donnée.

Cela devrait être, puisque je suis entourée de ces biens qu'on recherche et qu'on envie ; pourtant ils ne me donnent pas le bonheur ; et je puis dire que j'ai l'âme navrée, et que je porte la vie, au jour le jour, dans une insurmontable tristesse.

— Oh ! pauvre dame, s'écria Clotilde toute pénétrée de cette confiante douleur, que je vous plains ! mais comme je voudrais encore plus vous persuader de vous élever vers ce Dieu qui seul console, ranime et fortifie. En lui, comme tant d'autres grandement éprouvés, vous trouveriez une douce résignation, bientôt la paix et même la joie, car vous seriez tout au moins heureuse de vous conformer chrétiennement à la divine volonté, d'offrir vos souffrances au Dieu Sauveur, et d'apprendre de lui que les tristesses et les larmes sont aussi le chemin du bonheur.

C'est avec des yeux humides que Mme de Verceil entendait ces pieuses paroles ; et malgré les dernières contractions d'une nature hautaine qui voulait encore se raidir au moment même où elle se sentait comme invinciblement remuée, elle s'inclina doucement vers Clotilde, et d'une voix altérée elle lui dit :

— Eh bien, oui, je voudrais croire, vivre et aimer comme vous ; mais il y a une si grande différence entre nous, il y a tant d'entraves à rompre autour de moi, plus encore en moi-même, que je doute d'arriver jamais à cette bienheureuse paix où je vous vois.

— Pourquoi douteriez-vous de la bonté divine qui est sans bornes ? Devant elle toutes les nuances s'effacent, et elle est surtout miséricordieuse pour ceux qui recourent à elle dans leurs peines. Toute ma confiance et tout mon repos sont là ; venez-y avec un filial abandon, chère dame, et vos tristesses se changeront en joie.

— Tout m'incline à vous croire ; et peut-être essaierai-je, si vous m'aidez un peu, chère Clotilde, de votre bonne amitié ; le voulez-vous ?

— Si je le veux ! mais je suis tout à vous, très-chère dame.

— Oh bien, alors, plus de dame entre nous : il faut que vous m'appeliez Amélie comme je vous appellerai Clotilde, me regardant uniquement comme une amie dévouée.

Et en parlant ainsi, la noble physionomie de Mme de Verceil se revêtait d'une expression d'autant plus touchante qu'elle lui était moins habituelle.

Clotilde en fut pénétrée, et sans se préoccuper de leur situation si inégale, ne voyant qu'une belle âme qui se rapprochait de la sienne, elle prit affectueusement les mains qu'on lui tendait, en disant qu'elle voulait lui être une fidèle amie et qu'elle serait vraiment heureuse de pouvoir le lui prouver.

—Vous pouvez beaucoup pour moi, très-chère Clotilde, reprit Mme de Verceil ; oui, par l'estime et l'attachement qu'insensiblement vous m'inspiriez, vous avez fait naître en moi des sentiments et des pensées, confus encore, mais qui m'apparaissent comme un secours et une lumière pour la conduite de la vie. Si vous saviez hélas ! jusqu'à quel point tout cela me manque ? Comme j'ai marché pour ainsi dire à l'aventure parmi d'inextricables difficultés soulevées, je le vois maintenant, en grande partie par ma faute ; ne cherchant d'abord à les résoudre que par des heurts irritants ou par de mornes dédains, qui ne me laissaient également, au fond de l'âme, que sécheresse et désolation. Ainsi, j'ai compromis la paix et la joie de mon intérieur, j'ai refoulé tous les retours possibles et désirables ; ainsi j'ai suscité de perpétuelles et dures représailles, moins dures pourtant, je le reconnais, que les glaciales raideurs de mon orgueil. Aujourd'hui, grâce à vous, je sens que je ne puis plus vivre de la sorte ; que je dois, à tout prix, renoncer à cette attitude insensée ; je le sens, mais j'hésite encore par amour-propre, je doute par ignorance des voies à suivre, et je serai capable de retomber en mes odieuses ténèbres, si je n'avais vos bonnes paroles et votre tendre charité pour me soutenir et me fortifier contre-moi-même.

Les larmes brulantes qui jaillissaient des yeux de Mme de Verceil, révélaient trop bien sa poignante agitation, pour que Clotilde, profondément émue elle-même, hésitât sur ce qu'elle devait faire :

—Très-chère amie, dit-elle, puisque vous me permettez ce titre si doux, croyez, oh ! croyez à ce que vais vous dire, car je n'y suis pour rien et Dieu seul qui m'a fait connaître et aimer son admirable loi me dicte cette pensée : Levez-vous généreusement, chère Amélie, allez vous jeter au pied de l'autel, demandez force et lumière au Dieu Sauveur ; montrez-vous telle que vous êtes à l'un de ses ministres ; écoutez les conseils de la sagesse divine, car c'est Dieu qui parle par la bouche du prêtre ; demandez, recevez le céleste pardon que le repentir obtient toujours ; et, je vous l'affirme, tout sera fini pour le passé, tout renaîtra et fleurira pour l'avenir ; dites, le voulez-vous ?

—Oui, répondit Mme de Verceil, je le veux ! Allons trouver l'abbé Gervais que j'estime depuis sa première apparition ici ; allons, chère Clotilde, conduisez-moi.

Clotilde ne put se retenir de lui sauter au cou, et Mme de Verceil, en l'embrassant comme une sœur, ne cessait de lui répéter combien déjà elle se sentait heureuse ! Elles sortirent en se donnant affectueusement le bras, et silencieusement alors, l'une et l'autre religieusement recueillies, elles se dirigèrent vers Saint-Germain-des-Près. En entrant dans l'antique basilique romaine, si imposante d'aspect, elles échangèrent quelques paroles à voix basse : Mme de Verceil demandait, avec une touchante humilité, quelques avis que Clotilde lui donnait avec une sollicitude aussi douce

qu'empresée. Puis elles allèrent se prosterner à l'entrée du chœur devant le sanctuaire. Après un moment de prière et de recueillement, Clotilde se leva, se rendit à la sacristie où elle fit demander l'abbé Gervais ; ayant pu le voir presque aussitôt, elle lui dit en quelques mots ce dont il s'agissait, et elle revint près de Mme de Vereuil, qu'elle conduisit vers le confessionnal, retournant elle-même se prosterner devant le Saint-Sacrement.

Quand Mme de Vereuil rejoignit Clotilde, son visage inondé de larmes, rayonnait cependant d'une joie qui n'était pas de la terre ; toutes deux alors d'un même mouvement offrirent à Dieu des prières de remerciement et d'action de grâces, avec une ferveur généreuse qui n'aspirait qu'à prouver sa reconnaissance et son amour.

Puis elles quittèrent l'église, et Mme de Vereuil reprenant affectueusement le bras de Clotilde lui dit aussitôt :

—Après Dieu, chère amie, je vous dois le repos et le salut de mon âme, je ne l'oublierai jamais.

—Louons Dieu, chère Amélie, lui seul nous guérit et nous délivre comme un bon père : pour nous, demeurons ses enfants très-humbles et très-dévoués.

—Oh ! oui, gloire à Dieu ! reprit Mme de Vereuil, et puissé-je enfin le servir dignement ! que de chose à réparer et que de choses à refaire ! Mais tenez, chère Clotilde, profitons des derniers moments de ce beau jour : le soleil brille encore, bien qu'à son déclin ; sortons de ces rues bruyantes, allons respirer paisiblement sous les arbres des Tuileries ; j'ai besoin de ne me pas distraire de toutes ces grandes et bonnes pensées qui m'assiégent et me pénètrent si intimement : allons !

Et toutes deux, également avides de retenir en quelque sorte et de prolonger cette heure bénie, gagnèrent d'un pas allègre les quais, puis la grille du Pont-Royal, et tournant à gauche, montèrent doucement la terrasse du bord de l'eau (toujours publique à cette époque) où quelques rares promeneurs seulement se montraient çà et là. Il était un peu plus de quatre heures, le soleil penchait à l'horizon et projetait ses rayonnements empourprés sur la longue avenue des tilleuls et sur les hautes cimes des marronniers voisins ; les mille cris des oiseaux, voletant encore de branche en branche, saluaient la fin de ce beau jour et prêtaient à ces beaux lieux le charme harmonieux de grands bois.

—Comme j'aime maintenant cette douce tranquillité, dit Mme de Vereuil ; et comme avec bonheur je m'écarte de ces foules brillantes où je me tenais assidue, malgré l'intime amertume qui me troublait tout plaisir et toute joie. Vraiment, rien n'est bon comme de se sentir en paix avec Dieu et avec soi-même ! et rien n'est admirable comme cette miséricordieuse justice qui nous convie au repentir, reçoit nos aveux en les couvrant d'un pardon absolu, parmi les plus encourageantes paroles et les plus nobles conseils. Ce n'est pas encore assez : avec cette vie nouvelle une autre

et sublime perspective, la sainte Eucharistie où le divin Sauveur se communique à nous comme un divin aliment contre toutes les défaillances, toutes les séductions de la vie, et comme un gage de la félicité promise à toutes les âmes de bonne volonté. Ah ! je comprends aujourd'hui, chère Clotilde, cette force contre le mal et cette puissance pour le bien qui vous sont si naturelles, et qui font votre juste supériorité sur nous toutes. Que de fois je l'enviais, hélas ! avec dépit ! A présent j'entrevois cette divine lumière, j'aspire à la suivre, et je me sens heureusement guidée dans mes faibles efforts. Car je me vois tirée miraculeusement de profondes ténèbres ; jugez donc, chère amie : j'ai vingt-six ans, et c'est presque depuis le jour pourtant si pur de ma première communion que j'ai languï sans secours et sans prières parmi toutes les frivolités et toutes les déceptions du monde. Vous m'êtes alors apparue d'abord comme un singulier problème. Votre simplicité, votre droiture et la fermeté de votre conduite m'étonnaient ; je vous vis enjouée et recueillie dans nos réunions ; appréciée et recherchée de nous tous sans aucune vanité ; aussi empressée à vous rendre agréable qu'attentive à vous maintenir dans la plus humble réserve ; avec cela très-pieuse, ne vous dissimulant en rien, et faisant, sans y penser, comprendre à tous le charme de la vraie piété. Ainsi vous m'avez peu à peu attirée, touchée et conduite à désirer vos convictions et vos vertus. Oh ! oui, Dieu a fait le reste et le plus difficile ; mais je le remercie, avec beaucoup d'autres chses, de vous avoir placée près de nous, et de m'avoir fait comprendre le prix de votre chrétienne amitié.

— Chère Amélie, reprit Clotilde, vous me rendriez confuse, si je n'étais trop heureuse de vous voir toute à Dieu et si résolue à bien faire pour l'honorer et le servir. Mais puisque vous me donnez une part si belle dans vos pensées et dans vos affections, et Dieu sait si j'en suis reconnaissante, il faut que je vous dise comment j'ai pu vous apparaître avec quelque intérêt et, si vous le voulez, avec quelque avantage. Avant tout, et vous le sentez comme moi maintenant, la grâce d'en haut et les divins sacrements aisaient toute ma force, sans nul doute. Mais qui m'a conduite à leur être par-dessus tout fidèle ? C'est l'exemple, les soins, la sollicitude, le dévouement d'une mère chrétienne, d'une mère qui ne m'a jamais perdue de vue un instant, qui a dirigé mes premiers instincts, éclairé tous les chemins où j'ai dû marcher ; qui m'a pénétrée, par son admirable conduite autant que par ses pieuses paroles, de cette forte et salutaire pensée, que Dieu doit toujours être présent à notre esprit, pour chasser toute image mauvaise et pour inspirer toutes nos actions. Mais vous dire en même temps la tendresse de son âme, le charme de sa présence, l'agrément de sa conversation, la douceur de son regard, jamais je ne le saurais faire comme je l'ai senti et comme je le ressens en ce moment même, où je vous en parle pour lui attribuer uniquement ce que vous me dites de si bon. Mon Dieu ! quelles heureuses années nous avons passées ensemble ! Nous étions pour ainsi-

dire pauvres, nous travaillions longuement en nous cachant l'une à l'autre pour nous aider à vivre ou pour nous donner l'une à l'autre quelque adoucissement trop nécessaire. Mais parmi tout cela, que nous étions calmes, gaies, confiantes, également pénétrées de notre incomparable bonheur ! Il ne pouvait durer ainsi sur la terre, et Dieu voulait combler lui-même cette âme si pure et si sainte, qui ne m'est pas moins chère et m'est encore plus secourable, je le sens et le vois tous les jours.

— Ah ! Clotilde, reprit Mme de Verceil du'une voix émue, comme vous vous êtes modelée sur cette belle âme ? Souffrez que le je dise, vous me la faites voir en vous-même. Mais pour moi vous faites plus encore ; vous me montrez irrésistiblement ce que peut être, ce que doit être une mère chrétienne. O mes chers petits enfants ! il me semble qu'il y a un siècle que je ne les ai vus et qu'il me reste tout à faire pour eux. Allons, Clotilde, allons ! que je les revoie sans retard et que je commence enfin à les aimer véritablement.

En parlant ainsi, Mme de Verceil, impatiente, revenait aussitôt avec Clotilde vers la grille du Pont-Royal ; mais au milieu de leur marche rapide, voilà qu'un cerceau lancé par une jeune fille vêtue de noir, d'une douzaine d'années, vint s'abattre à leurs pieds. La belle enfant s'arrêta, souriante et s'excusant, puis levant ses yeux bleus vers les deux dames, elle s'écria tout à coup en se jetant dans les bras de Clotilde :

— C'est Melle Germont ! ma chère mademoiselle Germont ! quel bonheur !

Agnès, ma chère petite Agnès, s'écria aussi Clotilde, c'est donc vous ! — que je suis heureuse de vous revoir et de vous embrasser !

— Et moi donc ! reprit la charmante enfant, j'ai tant pensé à vous et tant prié le bon Dieu qu'il vous ramène près de moi !

— Chère enfant, que vous êtes gentille ! Mais dites-moi, vous êtes en deuil ?

— Hélas ! oui, voici plusieurs mois que j'ai tout à coup perdu papa. Pourtant le bon Dieu a eu bien pitié de moi, car mon oncle et ma tante, que nous voyions très-peu, m'ont prise avec eux, et ils sont si bons que je n'ai jamais été plus heureuse. Venez, venez un instant, ma tante est là, à deux pas ; elle sera bien contente de vous voir, car je lui ai souvent parlé de vous.

Ce disant, Agnès passait son bras sous celui de Clotilde en la conduisant vers une dame assise à peu de distance et dans la direction de la grille vers laquelle on se rendait. Mme de Verceil, d'ailleurs, n'était pas moins charmée de la grâce et de la candeur de l'aimable enfant. Celle-ci en approchant de sa tante, qui se levait en la voyant ainsi accompagnée, s'écria aussitôt :

— Chère tante, c'est Melle Germont, tu sais, que je suis si contente de revoir !

— Melle. Germont, reprit vivement cette dame d'un extérieur très-digne, et pouvant avoir une cinquantaine d'années, permettez-moi de vous donner la main comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Ma douce Agnès m'a dit et m'a fait voir tant de bonnes choses de vous, que ce m'est un vrai plaisir de pouvoir vous en témoigner toute ma reconnaissance.

— Que n'aurait-on pas fait de grand cœur pour cette charmante enfant ? répondit Clotilde en serrant les mains de Mme. Ménard.

— Oui, c'est vrai, reprit celle-ci, elle a le plus heureux naturel ; mais vous avez su, Mademoiselle, y ajouter ce que j'appellerai le don de Dieu, et la chère enfant l'a conservé fidèlement malgré votre absence. Aussi, quand son père (qui était mon frère) a été frappé subitement au point d'expirer en quelques heures, la pauvre enfant ne l'a pas quitté d'une minute et lui présentait, de moment en moment, la croix de son chapelet qu'elle lui faisait doucement embrasser. Quand nous avons été prévenus, mon mari et moi, M. Limeret, qui ne nous voyait que de loin, en loin, a paru nous reconnaître et nous accueillir avec des signes d'affection. Assurément, une pieuse et bonne pensée, grâce à ma chère Agnès, a traversé son esprit et c'est notre consolation. Mon mari est le tuteur de sa nièce et nous l'aimons comme notre chère petite fille.

Agnès, qui écoutait, les larmes aux yeux, embrassa tendrement sa tante.

— Madame, reprit Clotilde, je suis bien touchée de tout ce que j'apprends et, si vous le permettez, je serai très-heureuse d'aller vous voir ainsi que votre chère Agnès.

— Je voulais vous demander cette grâce, Mademoiselle, et vous prévenez mon plus cher désir.

— Et moi, Madame, dit alors Mme. de Verceil de l'air le plus gracieux, je désire réclamer aussi une faveur : j'ai une petite fille plus jeune, mais que je serai heureuse de faire connaître à Melle. Agnès, qui voudra bien l'aimer comme une petite amie. Vous saurez, Madame, en deux mots, que Melle. Germont vit avec nous en famille et que je la regarde comme une sœur.

Ces dames échangèrent leurs adresses et se pressèrent affectueusement les mains en se promettant de se revoir.

— A bientôt, n'est-ce pas, à bientôt ! répétait Agnès en s'éloignant.

Mme. de Verceil et Clotilde, tout en devisant de cette aimable rencontre regagnèrent rapidement l'hôtel Daurival.

Henriette était dans le salon et les enfants autour d'elle écoutant une belle histoire, lorsque Mme. de Verceil entra avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, fit de la main un geste d'amitié à sa sœur et, courant à ses enfants, les embrassa tendrement ; puis, s'asseyant et les attirant à elle :

— Venez, mes chéris, leur dit-elle avec le plus doux sourire, vous êtes-vous bien amusés ?

— Oh ! oui maman, s'écrièrent à la fois les deux enfants. Nous avons vu Polichinelle, et puis nous avons joué au ballon et couru, couru tout plein !

— Et avez-vous été sages aussi ? Voyons, dites-moi tout.

Les deux enfants se regardaient avec un certain air plus sérieux.

— Il y a donc eu quelque chose ? reprit Mme. de Verceil. Contez-moi cela bien gentiment.

Anna baissa les yeux, et Armand, levant sa tête blonde, dit aussitôt :

— Maman, nous avons fait la paix. Mais d'abord, Anna, qui s'amusait avec une autre petite fille, ne voulait pas jouer avec moi, et comme je revenais toujours pour courir avec elles deux, Anna m'a donné une tape. Alors, j'ai pleuré et tante Henriette m'a donné des bonbons ; tout de suite Anna est venu m'embrasser, et nous avons joué tous ensemble, et nous nous sommes bien amusés, maman, je t'assure !

— Je te crois, mon cher bijou, et je suis très-contente de toi, parce que je vois que tu n'en veux pas à ta sœur et que tu l'aimes bien. Et toi, Anna, je ne te gronde pas, parce que tu as eu regret de ta faute et que tu l'as promptement réparée. C'est bien, ma chère petite, mais une autre fois, tu seras moins vive, n'est-ce pas ? et, toi l'aînée, tu voudras toujours jouer avec ton petit frère.

— Oh ! oui, bonne petite maman, répondit Anna en essuyant ses yeux brillants de larmes.

— Allons, tout est dit maintenant, et je vous embrasse tous les deux comme de chers petits enfants qui veulent être très-gentils et très-sages.

Les deux enfants, ravis de ces douces et bonnes paroles, se jetèrent au cou de leur mère, à qui mieux mieux.

Henriette aussi écoutait et regardait sa sœur dans un singulier état de surprise : cet air, cet accent, cet éveil de tendre sollicitude, tout lui était nouveau et lui faisait pressentir une complète et bienheureuse transformation. Elle fit signe à Clotilde, qui était resté debout et non moins captivée ; celle-ci tourna ses regards en haut comme pour dire : louons Dieu ! Mme. de Verceil se levait alors, suivie des deux enfants, qui s'attachaient à sa robe et auxquels elle souriait en les caressant de la main.

— Montons un moment, mes chères amies, dit-elle en s'adressant à Henriette et à Clotilde.

Quand on fut dans la chambre d'Henriette, Mme. de Verceil prit les mains de sa sœur dans les siennes et lui dit simplement tout ce qui venait de se passer.

— Et maintenant, chère petite sœur, ajouta-t-elle, tu vois ce que je dois être pour ta chère Clotilde : il faut donc que tu me laisses prendre une bonne part dans ton amitié.

— Oh ! tout ce que tu voudras, chère Amélie, reprit Henriette, transportée de joie ; elle mérite bien que nous l'aimions tous. Mais quel bon-

heur d'être réunies dans le bon Dieu ! Il me semble que tout va devenir facile et qu'à nous trois nous remuerons ciel et terre. Oui, chère Amélie, tu centuples nos forces, car tu sauras mettre en œuvre, désormais, tous les dons que le ciel t'a prodigués.

— Ah ! chère enfant, que dis-tu là ? Moi qui me sens si faible et qui ai tant besoin d'être soutenue ! Mais vous m'aidez, chères amies, et avec vous (tu dis vrai sous ce rapport), j'aurai force et courage. Allons maintenant, le dîner ne va pas tarder, ne nous faisons pas attendre. Anna ! donne la main à ton frère et marchez devant nous mes chers petits agneaux.

Les deux sœurs prirent entre elles Clotilde sous le bras et descendirent au salon, où se trouvaient déjà réunis Mme. Aubry et son fils, Florentin, M. de Verceil et M. et Mme. Daurival. On était si habitué à la froide politesse de la jeune comtesse, qu'on fut aussitôt saisi par la douce expression de sa physionomie et la gracieuse affabilité de ses manières. Elle se montra, durant tout le cours de cette soirée, naturelle, prévenante, affectueuse avec tous. Pendant le dîner, tout en s'occupant de ses enfants qu'elle avait près d'elle, elle écoutait avec intérêt la conversation et y prenait part avec un spirituel agrément dont on la savait bien capable, mais qu'elle laissait rarement paraître. Loin de contredire son mari ou de lui montrer un air ironique ou glacial, elle lui prêta une complaisante attention et parut s'amuser, comme tout le monde, des bonnes histoires qu'il contait parfaitement. Dans la soirée, elle fit de la musique autant qu'on le voulut, jouant de la meilleure grâce tout ce qu'on lui demandait. Puis elle causa beaucoup avec Mme Aubry et son fils Charles, ne les entretenant que des sujets qu'elle leur savait agréables et leur témoignant le plus sympathique intérêt. On eût dit qu'elle avait déjà pressenti les intentions de son père à l'égard d'Henriette, et qu'elle voulait maintenant de tout son pouvoir les appuyer.

Un peu après, elle venait s'asseoir amicalement auprès de Florentin qui en demeurait tout ébahi, car jusque-là, il n'avait guère échangé que de profonds saluts avec cette jeune dame, dont l'air hautain et attristé le glaçait. Aussi, malgré l'attitude si différente et encore inexplicquée de Mme de Verceil, il était assez perplexe en la voyant se tourner vers lui avec l'intention évidente d'entrer en conversation. Son embarras ne fut pas de longue durée, car Mme de Verceil lui parla tout de suite de Clotilde, de l'estime et l'amitié qu'elle avait conçus pour elle et du bien qu'elle en avait si sérieusement éprouvé. Elle voulait lui dire ces choses, parce qu'elle savait son dévouement pour Mlle Germont et désirait elle-même être connue de lui comme une sincère amie de Clotilde. On juge de la joie de Florentin en entendant un pareil langage. Puis Mme de Verceil l'amena facilement à lui parler de Mme Germont, qu'il avait si bien connue et appréciée, et écouta avec un profond intérêt tous les détails qu'il s'empressa de lui donner sur cette dame d'une vertu si rare et d'une

bonté si parfaite. Et de vrai, c'était avec les larmes aux yeux et les plus touchantes paroles que Florentin retraçait le charme de ce modeste intérieur où, lui encore si éloigné des convictions de sa pieuse amie, se sentait pénétré de respect et d'une sorte de recueillement qui devait l'amener aux divines croyances de cette âme choisie. Mme de Verceil se montrait si captivée par ce qu'elle entendait, qu'il n'en fallut pas davantage pour lui gagner toutes les sympathies de Florentin, et elle le laissa dans un véritable ravissement lorsque, en le quittant, elle lui dit qu'elle n'avait voulu lui parler de son attachement pour Mlle Germont qu'afin de se donner quelque droit à son estime.

En se faisant ainsi toute à tous avec la plus aimable cordialité, la jeune comtesse vit bientôt tous les fronts rayonner autour d'elle, et rarement elle-même ressentit une plus douce et plus pure joie. On peut croire que M. de Verceil n'avait pas été le dernier à observer cet heureux changement, évidemment marqué d'un singulier caractère de réflexion et de modestie. Mais, comme au milieu des habituelles froideurs de sa femme, elle n'était pas sans avoir parfois dans le monde des éclats de gaieté soudaine, élan de jeunesse ou de vanité qui lui faisaient recevoir avidement les hommages rendus à son esprit et sa beauté, ce pouvait bien n'être encore qu'une fantaisie de haute morale, un accès de sagesse ou de piété qui la ferait mieux plaindre peut-être des libres allures d'un mari négligent. Donc il fallait attendre ce que deviendrait le rayonnement d'un beau jour. Toujours est-il que M. de Verceil, lui aussi, demeurait sous le charme et qu'il éprouvait une intime satisfaction en remarquant, toute cette soirée, les attentions délicates de sa femme pour tous ceux qu'elle avait trop négligés, et ce joyeux épanouissement de la famille et des amis autour d'elle. Au moment où on se quittait, il ne fut pas moins impressionné de la tendresse émue avec laquelle elle embrassait son père, sa mère, sa sœur et même Mlle Germont.

— Oh ! se dit-il à lui-même, il doit y avoir ici du nouveau et du sérieux.

CHAPITRE X.

Les jours suivants, en effet, montrèrent Mme de Verceil sous ce même aspect de sérénité recueillie. Mais ce qui ajouta plus encore à l'étonnement de son mari, c'est qu'il la vit aussi complètement sortir de cette dédaigneuse indifférence qu'elle affectait jusque-là pour tous les détails de sa maison. Mme de Verceil devenait matinale, s'occupait de ses enfants en surveillant leur lever et leur toilette, sans suppléer à la femme de chambre qui avait ce soin, mais en la stimulant par sa présence plus ou moins prolongée et par l'intérêt qu'elle prenait à ses bons services. Puis dans la matinée, elle voulut elle-même donner à ses deux enfants les premières notions de lecture et de travail, autant qu'il convenait à leur âge, et

sous la forme de jeux plus encore que d'étude, mais avec ces encourageantes paroles qui pénètrent déjà si avant dans le cœur et l'esprit des plus jeunes enfants. Elle partageait le reste du temps, avant le repas de midi entre le travail ou l'étude et les soins de l'intérieur.

Sur ce dernier point, M. de Verceil ne tarda pas à s'apercevoir d'un ordre très-soutenu qui coupait court à un gaspillage ruineux et ramenait insensiblement une aisance jusque-là peu connue. Chose non moins remarquable, Mme. de Verceil ne donnait plus la meilleure partie du jour aux soins très compliqués de sa toilette ; on voyait qu'elle ne se paraît pas pour attirer les regards ou l'envie, mais qu'elle avait le bon goût de s'habiller selon les convenances de sa situation, et avec la seule recherche de ce qu'elle savait la rendre agréable à son mari. Ses grâces naturelles n'y perdaient rien ; et plus d'une femme s'étonnait de ne plus la voir si brillante, sans être moins distinguée ni moins admirée ; il est certain qu'on la recherchait pour son aménité, sa bienveillance généreuse et pour ses bons conseils. Déjà, sans y songer, elle exerçait autour d'elle la plus heureuse influence ; on était attiré par le charme de sa personne, retenu par son noble langage et pénétré de ses exemples toujours éclairés pour le bien.

M. de Verceil fut particulièrement sensible à ce mouvement si justement flatteur qui se faisait autour de sa femme. Il avait, au fond, l'âme haute et dans le cœur toutes les belles traditions des anciennes familles plutôt assoupies qu'éteintes : il ne lui en coûta donc pas de rendre justice aux courageux efforts de Mme. de Verceil sur elle-même, et il admira franchement cette élévation de pensées et de conduite qui lui attirait tant de sympathies. Mais plus elle se montrait pour lui affectueuse, plus il se montrait prévenu dans ses goûts, consulté avec confiance, doucement supporté dans ses défauts, moins il se complaisait dans sa vie bruyante et passablement égoïste, il s'avouait très-inférieur à sa femme et il en souffrait. Cependant comme ce n'était pas en lui jalousie, mais conscience d'une certaine valeur qui pouvait aussi reprendre son essor, il n'hésita pas à paraître publiquement fier des sérieux hommages qui s'adressaient à Mme. de Verceil ; il l'accompagna plus assidûment dans le cercle de la famille et des amis et se laissa beaucoup moins entraîner par tous les prestiges du monde parisien.

La vue surtout des soins si pleins de prévoyance et de tendresse que Mme. de Verceil prodiguait aux enfants impressionnait son mari, et lui donnait le désir de ne plus demeurer ni indifférent, ni inutile. Il sentait qu'il y avait aussi là pour lui un devoir sacré, et qu'à mesure que ces chers petits êtres grandiraient, ils réclameraient sa sollicitude, s'appuieraient de ses exemples et ne s'affermiraient dans la vie que par ses efforts à leur en ouvrir les chemins. Il faudrait donc se préparer d'avance à cette obligation de conscience et d'honneur... et pourquoi pas ? Ne serait-ce pas déjà compenser les vaines dissipations où il avait trop langui ?

Il était temps, si décidément il ne consentait pas à s'annuler pour jamais dans la stérile existence des désœuvrés. Pressé par ces bons sentiments qui s'élevaient de plus en plus énergiques et suivis dans son âme, il se mit à rouvrir ses livres et peu à peu à consacrer la matinée au travail, avec la pensée de pouvoir un jour surveiller ou diriger l'éducation de ses enfants. L'étude où il reprit goût, fortifia ces résolutions et bientôt fit naître encore d'autres projets dans son esprit ; il se pouvait dire jeune n'ayant guère plus d'une trentaine d'années, il avait un nom honorable, une situation qu'il devait et voulait affermir, il ne lui serait pas très-difficile de se faire une place dans les fonctions indépendantes, où surtout il lui convenait de rendre des services. Tout cela était à mûrir et à développer au gré des circonstances, mais à préparer maintenant par un travail soutenu et par un ordre qu'il voulait sans retard mettre en ses affaires.

Ce même jour où il se fortifiait en ces résolutions, sa femme lui dit, au moment où les enfants quittaient la table après le déjeuner :

—Je voudrais, mon cher Marcel, vous soumettre un petit projet que je médite, mais qui ne se peut mettre à exécution que tout autant que vous l'approuveriez et surtout qu'il vous serait agréable.

—Je l'approuve d'avance des deux mains, ma chère amie ; dites donc à votre aise ce que vous souhaitez.

—Merci d'abord de votre confiance, et voici quel serait mon désir. Jusqu'ici, je l'avoue, j'ai trop préféré l'éclat du monde à l'intimité si douce de la famille et des amis ; et même j'ai trop accepté les prévenances et les invitations fastueuses comme choses à mon égard très-naturelles, et où je n'avais à répondre que par de banales politesses. Je vous indique ce travers sans insister ; et pour que vous n'ayez pas trop à rougir de moi, je me hâte d'ajouter que je serais très-heureuse aujourd'hui de faire quelque chose qui pût plaire à tous les nôtres, en les voyant et en les recevant plus souvent et plus intimement. Ayant un peu mieux réglé les dépenses journalières, je crois qu'il nous serait facile de recevoir familièrement, chaque semaine, nos parents et amis, avec la pensée même, si vous ne la trouvez pas trop prétentieuse, d'exercer à l'occasion quelque bonne influence autour de nous. Mais sur tout cela, c'est votre avis et votre approbation que je réclame.

M. de Verceil, en entendant sa femme parler si humblement d'elle-même et lui témoigner une confiance si entière, fut très-touché ; il garda un moment le silence comme un homme qui médite un parti décisif ; puis lui tendant la main et serrant affectueusement celle qui lui était aussitôt tendue :

—Ma chère Amélie, lui dit-il, faites tout ce qui vous sera agréable en tout ce que vous jugerez utile et bien. Je sais maintenant ce qu'il y a en vous de noblesse et de bonté, je le sais et j'en suis fier. De grâce, ne revenez plus sur un passé qui pèse encore plus sur moi que sur vous, je

e reconnais. Mais moi aussi je tiens à réparer; vous m'avez donné exemple du dévouement et du sacrifice; je serais honteux de rester en arrière et de ne songer qu'à mes satisfactions quand vous vous donnez si généreusement au devoir. Je sais encore quelle pensée vous inspire : j'ai compris où vous puisiez la force et l'élan de votre âme : vous faites bien, je vous approuve; et vos saintes convictions, qui furent celles de ma famille, ont tous mes respects. Désormais, chère Amélie, comptez sur moi : je veux rompre avec tout ce qui n'est pas digne de vous.

—Et moi, très-chère ami, s'écria Mme de Vereuil toute rayonnante de bonheur, rien ne me sera plus doux que de me confier en vous. Mais que Dieu est bon, souffrez que je le dise, de nous réunir ainsi dans un même désir et une même volonté pour le bien !

—Oui, Dieu est bon pour nous, reprit M. de Vereuil, et je rougirais de rester ingrat pour lui.

—Vous ne l'êtes pas, cher ami, avec d'aussi généreuses intentions qui ne peuvent demeurer stériles. Maintenant permettez-moi de vous demander conseil sur une affaire qui me paraît devoir s'engager bientôt et que j'ai très à cœur. Vous avez dû remarquer comme moi les aimables assiduités des de Beauvent pour nous, et vous en avez deviné le motif évident dans leur désir d'alliances entre nos deux familles. Il faut bien que j'avoue encore avoir trop légèrement appuyé ces projets, et beaucoup plus par amour-propre que par sympathie. Or, en ce moment, toutes leurs visées se dirigent sur notre chère petite Hermine et maman ne leur est que trop favorable. J'ai cru voir néanmoins que mon père avait d'autres intentions très-différentes, que je goûte infiniment et que je voudrais indirectement favoriser, peut-être à l'aide des réunions dont je vous parlais. Je ne crois pas me tromper en supposant que mon père songe sérieusement pour Henriette à Charles Aubry; il paraît voir avant tout son mérite et ses qualités morales, sans s'arrêter à l'inégalité des fortunes. Mais qu'en pensez-vous vous-même, mon cher Mareel.

—Je juge ce choix excellent : Charles a autant de cœur que de mérite, et il fera le bonheur de notre chère petite sœur.

—La grande affaire sera de décider maman qui est si éblouie de la parie des de Beauvent, mais vous pourrez beaucoup sur elle, cher ami, et je compte sur vous.

Mme de Vereuil avait bien jugé de la situation, car les de Beauvent, assez inquiets des idées sérieuses qui se manifestaient dans une partie de la famille Daurival, se concertaient pour une démarche décisive. Il s'agissait en effet d'assurer la main d'Henriette à leurs fils Edouard, qui venait d'être nommé sous-secrétaire des commandements. C'était un succès, on en devait en profiter pour réaliser une alliance avantageuse. Mme de Beauvent se chargea d'en dire les premiers mots à Mme Daurival, et d'obtenir son adhésion et son concours actif pour faire réussir la

demande officielle. Elle vint donc voir cette chère amie et amenant la conversation sur la nomination de son fils et les grandes espérances qu'elle en devait naturellement concevoir, elle dit combien elle serait heureuse d'associer à son bonheur ceux qui avaient toutes ses affections, et celle surtout qu'elle regardait depuis si longtemps comme sa meilleure amie. Elle avait donc pensé qu'une seule chose couronnerait dignement la belle situation de son fils, et c'était son admission dans cette chère famille, en s'unissant à cette charmante Henriette qui avait maintenant ses dix-huit ans révolus, et qui était bien, sans flatterie, la plus délicieuse jeune fille dont une mère put s'enorgueillir. C'est pourquoi elle s'adressait tout d'abord à une amie qui avait droit à toutes ses pensées, et qui ayant si parfaitement réussi à former d'après elle-même la plus aimable des enfants, devait être la première consultée sur son avenir, avant toute parole officielle.

Mme Daurival fut très-impressionnée de cette flatteuse confiance et répondit que, sans avoir encore songé à l'établissement de sa fille, elle ne pouvait demeurer indifférente devant une proposition ainsi faite par celle qui avait en effet tant de droit sur son cœur; elle était touchée autant qu'honorée, et ferait certainement avec joie tout ce qui dépendrait d'elle pour réaliser un si doux projet. Mme de Beauvent se pâma d'aise à ces mots, embrassa tant et plus sa chère amie, essuya maintes fois ses larmes de bonheur, répétait-elle ! Puis avec le plus confiant abandon elle s'épanchait sur toutes les perspectives ravissantes, désormais ouvertes pour elle par l'union de deux familles qui se grandissaient l'une et l'autre et venaient au niveau des premières de France ; quoique, elle ne le dirait jamais trop, tout passait à ses yeux après l'intime satisfaction de s'allier étroitement à ceux regardés depuis longtemps comme les amis du cœur.

On s'embrassa donc de nouveau en se promettant de ne rien épargner pour un si beau projet. Mme Daurival, en effet, tout enflammée par les pathétiques manifestations de l'aimable baronne, se résolut d'en parler aussitôt à son mari, qu'elle vint chercher dans son cabinet, et auquel elle raconta ce qui venait de se passer en appuyant chaleureusement sur l'éclat et l'honneur d'une telle alliance. M. Daurival avait écouté sa femme avec beaucoup d'attention, mais avec une froideur marquée. Il parut réfléchir, puis il lui dit d'un air sérieux et résolu, qu'il était fâché de ne pouvoir partager ses vues sur ce parti et que de graves raisons l'obligeaient à l'écarter. Il s'étendit là-dessus. Nous ne rapporterons que ce qui résumait toute sa pensée : cette famille, ajoutait-il donc en terminant, est trop fastueuse, elle compromet son repos par une vaine représentation et arrivera tôt au tard à de cuisants embarras. Quant au jeune homme, malgré un certain instinct du positif, qui en pourra faire, peut-être avec le temps, un homme rangé, il n'avancera guère que par l'intrigue et ne sera pas, je le crains, sans donner beaucoup de soucis à la compagne de

sa destinée. Vous comprenez comme moi que nous ne devons pas exposer Henriette aux chances d'une telle situation.

Ce qui dépitait peut-être le plus Mme Daurival en écoutant son mari, c'est qu'elle reconnaissait la force de ses raisons, sans avoir la volonté de s'y rendre. Car ayant la fortune, elle estimait qu'un nom titré en était l'indispensable complément, et elle insista du mieux qu'elle put en faveur de sa chère baronne.

— Je suis convaincu, reprit M. Daurival, avec une gravité qui laissait peu d'espoir à sa femme, que vous auriez à regretter votre condescendance pour vos aimables amis. Je ne pensais pas avoir à m'occuper sitôt du mariage d'Henriette, mais puisque déjà les sollicitations vous pressent, je vous communiquerai une idée à ce sujet. Vous savez et vous partagez ma juste affection pour Charles Aubry, le fils de mon ami le plus cher ; c'est un jeune homme aussi excellent que distingué ; il marque déjà dans une carrière qui peut mener loin ; car on le considère, et je suis bien renseigné, comme le plus capable parmi les auditeurs au conseil d'Etat ; il a donc toutes les qualités désirables. Pourquoi n'en ferions-nous pas notre gendre ?

Ici encore, Mme Daurival acquiesçait aux vues mêmes de son mari : mais son amour-propre regimbait, et elle s'écria avec plus d'affection que de conviction réelle :

— En vérité, Monsieur Daurival, j'admire votre désintéressement ? Vous me permettez cependant de penser un peu à la situation de la famille. Charles est un excellent jeune homme, j'en conviens, distingué même, au moins par ses talents, j'en demeure d'accord ; tout cela ne fait pas qu'avec douze ou quinze mille livres de rente au plus après sa mère, il soit en position de demander une jeune fille qui un jour n'aura guère moins de deux millions ! De bonne foi, que voulez-vous que dise le monde ?

— Et d'abord, ma chère amie, reprit M. Daurival avec calme, Charles, est en effet trop modeste pour nous demander Henriette ; aussi, vous ai-je dit que c'était moi qui songeais à la lui offrir. Toutefois, ceci n'est qu'un projet dont je ne vous aurais peut être pas encore parlé, si vous ne m'aviez pressé pour un autre parti. Nulle urgence donc sur ce point. Veuillez seulement réfléchir, ma chère amie, à tout ce que nous devons prévoir pour assurer le bonheur de notre enfant ; et je suis assuré qu'ayant le même désir de bien faire à ce sujet, nous arriverons à nous entendre comme il convient ; nous en reparlerons donc plus tard.

Mme Daurival n'insista plus ; d'ailleurs elle connaissait le jugement très-sur de son mari, la haute capacité qu'il déployait en affaires et qui lui avaient valu cette considération et ce grand état dont elle était glorieuse. D'autre part, elle appréciait le mérite et le noble cœur de Charles Aubry qu'elle aimait elle-même comme l'enfant de la maison. Ah ! si seulement,

avait le plus peti *de* devant son nom, cela eut pu suffire pour Henriette

anobli du moins comme sa cœur, sauf le titre, apanage assez naturel de l'aînée. Mais Charles Aubry tout court pour honorer cent mille livres de rente, c'était peu convenable vraiment, et peu juste à l'égard d'Henriette. Assurément Mme de Verceil serait la première à en convenir ; et elle allait lui en parler, pour qu'à son tour elle le fit entendre à son père, qui fléchirait peut-être devant une opinion unaniment partagée dans la famille. Ce moyen d'influence serait d'autant plus efficace que providentiellement en quelque sorte M. de Verceil lui-même avait depuis peu considérablement grand aux yeux de M. Daurival ; il l'avait vu sortir résolument d'une vie dissipée, renoncer à de folles dépenses, lui demander des conseils pour remettre en valeur son domaine négligé et s'occuper activement de rétablir l'ordre en ses affaires, en même temps qu'il se montrait plein d'attention pour sa femme et de vigilance pour ses enfants.

Mme. Daurival espérait donc qu'appuyée par son gendre et sa fille, elle pourrait revenir avec plus de succès sur sa proposition. Mais quel ne fut pas son ébahissement lorsque, leur ayant exposé l'ouverture faite par Mme. de Beauvent, la réponse négative de leur père et ses intentions à l'égard de Charles Aubry, elle les entendit applaudir vivement au choix de M. Daurival, et la pria elle-même avec instance de ne pas s'y opposer. Elle n'en pouvait croire ses oreilles ; était-ce bien le comte et la comtesse de Verceil, très-épris jusque-là de leur blason, qui lui donnaient un si vulgaire conseil ?

— Oh ! ma fille, s'écria-t-elle, et vous, mon cher Marcel, vous me faites de la peine ; non, je ne reconnais plus vos sentiments élevés. Certes, j'ai de l'affection pour ce petit Charles que j'ai vu naître ; mais comment me permettrais-je de le préférer au fils d'un pair de France ?

— D'abord, chère maman, reprit la comtesse, parce que c'est un cœur rare et un esprit distingué ; mieux que tout autre il fera le bonheur d'Henriette que vous voulez certainement avant tout.

— Et je vous affirme aussi, ajouta le comte, que Charles sera l'honneur de la famille ; ne vous y trompez pas, avec ses rares qualités il doit arriver aux premières distinctions.

— Il arrivera, il arrivera... peut-être dans l'avenir. Mais pour le moment ce n'est encore qu'un mince auditeur au conseil d'Etat, et je puis avoir d'autres prétentions pour ma fille, moi !

— Bonne mère, répéta doucement Mme. de Verceil, vous voudrez avant tout la rendre heureuse, n'est-ce pas ?

— Il n'y a pas de doute à cela, Amélie ; eh bien ?

— Eh bien, vous penserez comme nous que notre cher père a sérieusement pesé toute chose, et que ce n'est pas à la légère qu'il a distingué Charles, et qu'il l'a toujours intimement rapproché de nous.

Mme. Daurival garda le silence, soupira, se laissa embrasser par la comtesse, et levant les yeux au ciel, se retira sans plus rien ajouter.

—Je crois qu'elle agréera nos désirs, dit la comtesse à son mari.

—Oui, reprit le comte, mais il faut se hâter et prévenir les influences de la baronne ; autrement nous aurons de pénibles tiraillements.

—Aujourd'hui même je vais parler à mon père, répondit Mme. de Verceil ; et puisque ses intentions sont si arrêtées, nous pouvons espérer une prochaine conclusion.

—Allez, chère amie : j'ai toute confiance en ce que votre bon cœur vous inspire.

Le lendemain soir, on se réunissait chez M. et Mme. de Verceil : avec la famille s'y trouvaient les Aubry, Florentin, quelques autres amis de la maison d'un monde très-choisi et très-empressé à ces agréables soirées où la conversation, la musique et quelques parties de whist donnaient à chacun sa distraction préférée. Au moment le plus animé, après un délicieux morceau de Mozart parfaitement rendu par Clotilde et Florentin et très-applaudi par des amateurs, tandis qu'on se groupait autour des tables ou de la cheminée, Mme. de Verceil retint un moment à part Charles Aubry et eut à voix basse avec lui la conversation suivante :

—Voulez-vous me permettre, monsieur Charles, de vous faire une question qui serait indiscret, si vous ne connaissiez de vieille date notre attachement pour vous.

—Je vous écoute, Madame, avec le désir de répondre à tout ce que vous me demanderez.

—Eh bien, sans autre préambule, est-ce que vous ne songeriez pas à vous marier ?

—On y songe toujours plus ou moins à mon âge, Madame, reprit-il en souriant ; mais cela ne suffit pas à décider.

—Je le crois ainsi ; et c'est pourquoi j'ose vous offrir mon amical concours.

—Je vous en suis mille fois reconnaissant, ajouta Charles de l'air le plus pénétré.

—Vous encouragez donc ma curiosité et je continue, reprit Mme. de Verceil ; car c'est déjà quelque chose pour moi que vous y pensiez plus ou moins comme vous dites, et inutile de vous demander si c'est plus ou si c'est moins. Je me borne maintenant à cette autre question : y pensez-vous d'une manière générale et sans parti pris ; ou bien votre pensée incline-t-elle déjà vers une personne justement préférée ?

—Madame, reprit Charles avec un charmant embarras, je ne vous cacherais rien si vous l'exigez et je n'aurai nulle peine à me confier en vous. Cependant j'aimerais mieux voir où me conduit votre bienveillant interrogatoire et y répondre simplement.

—Je continue alors, reprit en souriant Mme. de Verceil, et assurée, dans tous les cas, de votre discrétion absolue, je vous demande, simplement aussi, ce que vous penseriez d'une jeune personne d'un peu plus

de dix-huit ans, gracieuse de sa personne, d'un esprit et d'un cœur excellents, je puis le dire, qui est de ma famille, ma propre sœur enfin, Henriette ?

— Ah ! Madame, puis-je en penser autrement que vous ? s'écria Charles avec une visible émotion.

— Alors que ne la demandez-vous ?

— L'oserais-je réellement, Madame ?

— Mon cher monsieur Charles, rappelez-vous l'accueil empressé que vous a toujours fait mon père ; je sais qu'il ne recevra pas moins bien ce que vous pourrez lui dire sur ce sujet.

— Comment vous remercierai-je, Madame, des encouragements que vous me donnez avec tant de bienveillance ? J'en avais besoin pour une telle démarche de ma part. Maintenant je n'hésite plus, tout heureux de vos bonnes sympathies.

— N'est-ce pas le moins que je puisse faire, ajouta Mme. de Verceuil en se levant, puisque j'ai l'espoir de vous regarder bientôt comme un frère ? Ne tardez pas, je vous y engage.

— Vous pouvez le croire, dit Charles ; je voudrais être à demain !

Ils se séparèrent et rejoignirent la compagnie. Charles, sans songer à aucune allusion, avait hâte de se rapprocher d'Henriette et d'échanger avec elle au moins quelques paroles, même les plus indifférentes ; mais il avait l'air si joyeux que Mlle. Daurival, toute ignorante qu'elle fut de ce qui venait de se passer, le regarda avec étonnement et lui dit :

— Je serais curieuse de savoir ce que vous venez de comploter avec ma sœur ? et ce qui vous donne un visage si rayonnant ?

— C'est un secret, répondit Charles ; et mon plus grand désir est de vous le faire connaître, si cela m'est permis.

— Dès qu'il vous faut une permission, je n'insiste plus, dit Henriette avec une gravité comique ; car la discrétion convient à un futur conseiller d'Etat.

— Et cependant, je voudrais bien savoir, reprit Charles, comment vous recevriez une indiscrétion sur ce sujet.

— Monsieur, répliqua Henriette sur le même ton, je recevrais très-mal l'indiscret qui me croirait trop curieuse.

— Alors je me sauve, répondit Charles gaiement, car n'étant pas encore conseiller d'Etat, je n'en aurais peut-être pas la haute prudence.

Et saluant d'un regard affectueux, il alla prendre sa mère pour se retirer, ayant à cœur de tout lui raconter et de se concerter avec elle. En effet les difficultés étaient alors aplanies : Mme. de Verceuil avait vu son père qui s'était ouvert à elle avec empressement, puis avait fait appeler sa femme pour prendre de concert un parti définitif. Mme. Daurival se voyant en contradiction avec son mari et avec sa fille la comtesse, par qui

elle était autrefois soutenue, résista faiblement, soupira beaucoup et se rendit enfin sans trop de mauvaise grâce :

—Car on savait bien, après tout, dit-elle, que Charles ne lui était pas moins cher qu'à toute la famille. Elle se résignerait donc à apprendre cette singulière nouvelle aux de Beauvent.

Et c'est ce qui avait autorisé Mme. de Verceil à s'expliquer si positivement avec Charles Aubry. Aussi fut-il très-bien accueilli lorsque, au lendemain de la soirée de la comtesse, il vint avec sa mère faire sa demande à M. et Mme. Daurival. Il est certain qu'en présence de Mme. Aubry si digne et si réservée, de son fils, aux traits si purs et d'un noble caractère, Mme. Daurival elle-même oubliait ses hautaines prétentions et s'avouait qu'elle pourrait être justement fier d'un gendre si distingué.

Or, le soir du même jour, M. et Mme. de Verceil étaient venus dîner chez leurs parents ; comme on causait gaiement sur la fin du repas, M. Daurival se prit à dire :

—J'ai une nouvelle à vous apprendre qui vous réjouira tous : c'est qu'ayant vu le ministre de la justice cette après-midi, et sachant l'intérêt que nous portons à notre bon ami Charles, il m'a dit, en confidence encore et pour nous seulement, que la prochaine nomination qui se ferait au conseil d'Etat serait celle de Charles Aubry comme maître des requêtes ; et, m'a-t-il ajouté, il ne vieillira pas sur ce titre-là, car rarement on a promis au conseil un membre d'un plus beau talent.

—J'ai la conviction, ajouta M. de Verceil, que Charles peut arriver à tout, et je ne serai nullement étonné de le voir un jour député et ministre même. Car c'est plus qu'un homme de talent, c'est un homme de caractère.

En entendant le comte, son gendre, parler de la sorte, Mme Daurival se sentait soulagée et se dilatait déjà devant cette haute perspective.

—Maintenant, reprit M. Daurival, il ne nous resterait plus qu'à faire une chose pour ce bon Charles, nous qui lui sommes si attachés. Voici son avenir qui se fie : nous devrions chercher à le marier comme il faut.

—Oh ! père, dit Mme de Verceil, c'est une excellente idée !

—Aidez-moi donc à la réaliser. J'avoue que je serai assez difficile et ne me contenterai point d'une demoiselle quelconque. Je ne dis rien d'une situation honorable, mais je veux encore un aimable esprit et un bon caractère. Le difficile pour moi est précisément de bien connaître ces jeunes personnes que j'aperçois si brillantes dans le monde. Voyons, Henriette, c'est toi ce me semble, qui pourrais nous aider dans cette tâche délicate, parce que tes rapports familiers avec beaucoup de jeunes filles te mettent à même de les apprécier ; et je suis sur que tu pourrais nous donner d'utiles renseignements.

Dès le début de cette conversation, Henriette avait ouvert de grands

yeux et s'était même assez troublée ; mais l'air sérieux de son père bientôt l'inquiéta ; et quand elle se vit interpellée de la sorte, rougissant jusqu'au bout des oreilles, elle répondit vivement :

— Oh ! moi, je ne m'occupe pas de mariage, ce n'est pas mon affaire.

— Sans doute, ma fille, ce n'est pas ton affaire, reprit imperturbablement M. Daurival, et j'en fais sérieusement la mienne, puisqu'il s'agit du fils de celui qui fut mon meilleur ami. Mais je fais appel à ton amitié pour Charles et à ton esprit d'observation qui est très-fin, je le sais ; et je ne te demande que de m'aider un peu à déchiffrer les caractères de telles ou telles que tu connais très-bien.

— Père, je t'assure que je ne vois personne qui convienne à M. Charles, reprit Henriette d'un air très-perplexe, parce que c'est un jeune homme très-sérieux et que je sais bien, moi, ce qu'il lui faut.

— A la bonne heure donc, reprit M. Daurival en souriant malgré lui ; et tu avoues donc que tu peux m'être très-utile, si l'occasion se présente, bien entendu.

Henriette fit la plus jolie moue du monde, chacun se retenait de rire. Mme de Verceil, qui était près de sa sœur, se pencha vers elle et lui dit à voix basse :

— Je sais aussi, moi, celle qui lui convient, c'est toi ! et je vais le dire.

Henriette leva son visage empourpré vers sa sœur, du même regard vit les signes joyeux de toute la famille, et aussitôt souriante avec son franc abandon :

— Dis-le ! je me risque, ajouta-t-elle !

— Voici celle que je vous propose, père, reprit Mme de Verceil en soulevant Henriette dans ses bras.

M. Daurival s'était levé et embrassant tendrement sa fille, il lui dit :

— Je n'en voulais pas d'autre ; et je suis heureux, chère enfant, de te donner au jeune homme que j'aime et que j'estime le plus.

Henriette demeura un moment toute saisie, mais joyeuse au cou de son père ; puis se tournant vers sa mère qu'elle embrassait de tout cœur :

— Et toi, chère maman, lui dit-elle, penses-tu comme nous (car elle n'ignorait pas ses projets) ?

— Puis-je vouloir autre chose que ton bonheur, chère enfant, répondit Mme Daurival non moins émue en ce moment que son mari.

On en était ainsi venu au plus désirable accord qui doublait la joie commune. Mlle Germont était présente à cette scène de famille, et fut profondément touchée d'une parole qu'Henriette en lui serrant la main lui dit à voix basse :

— C'est vous, chère Clotilde, qui m'avez rendue digne de lui ; que ne vous devrai-je pas ?

Il y avait peu d'instants que l'on venait de passer au salon, lorsqu'o-

annonça Mme Aubry et son fils : M. Daurival aussitôt s'avança vers Charles et le conduisant à Henriette, il lui dit de l'air le plus joyeux :

Elle vous accepte de bon cœur.

Les deux jeunes gens alors se prirent la main et, silencieux, les regards souriants, eurent peine l'un et l'autre à retenir les larmes qui brillaient à leurs yeux. Puis Henriette se tournant avec vivacité vers Mme Aubry, se laissa aller dans ses bras. Douce et charmante fut cette soirée, car elle promettait, avec le bonheur des fiancés, les plus aimables rapports pour toute la famille. Il restait pourtant un souci dans l'esprit de Mme Daurival, c'était de se dégager avec Mme de Beauvent :

— Enfin, se dit-elle, il n'y a qu'un moyen de lui adoucir ce mécompte, c'est de ramener nos projets, avec prudence pourtant, du côté d'Adrien et d'Aurélié ; cette compensation d'ailleurs me serait bien due.

Ce même soir, avant de rentrer dans sa chambre, Henriette s'était arrêtée dans celle de Clotilde et elle lui disait d'une voix émue :

— Une seule chose m'attriste, c'est de penser que ce mariage pourrait nous séparer ; mais je veux vous dire que j'ai beaucoup de choses en tête à ce sujet, et vous supplier de ne vous engager nulle autre part, sans vous en concerter avec Amélie et moi.

— Ma chère Henriette, je suis si heureuse du choix de vos parents et de votre aimable adhésion, qu'il me semble n'avoir rien à penser pour moi-même.

— Tant mieux, ne pensez à rien, car c'est ma sœur et moi, et je l'espère aussi, papa et maman qui voudront prendre soin de ce qui vous regarde. Amélie m'a déjà promis avec empressement de venir en causer demain ensemble.

— Comment, chère enfant, c'est là votre préoccupation en un tel moment, dit Clotilde tout attendrie ?

— Et à qui penserais-je, répliqua Henriette, puisque notre bonheur à nous est fixé.

— Oui, reprit Clotilde, il est fixé, parce que, avec un tel cœur, vous serez toujours l'enfant chérie du bon Dieu ?

Le lendemain, en effet, vers dix heures, Mme de Verceil entra dans la chambre d'Henriette, et lui faisait part de ce qu'elle avait déjà décidé avec son mari. Ils pensaient ne pouvoir rien faire de mieux qu'en priant Mlle Germont de se charger de l'éducation de leurs enfants, pour s'occuper plus tard uniquement de leur fille Auma.

— Quel bonheur ! s'écria Henriette en sautant de joie, elle ne nous quittera plus.

— Et de ce pas, reprit Mme de Verceil toute rayonnante elle-même, nous allons en parler à maman.

Elles se rendirent aussitôt près de leur mère qui, les ayant écoutées, leur dit :

—Mais nous aussi nous avons pensé à Mlle Germont avec votre père ; et je vous dirai qu'ayant réfléchi à l'isolement où j'allais me trouver dans mon intérieur, malgré votre voisinage et vos bonnes visites, j'ai vu qu'il y aurait toute tranquillité et tout avantage à conserver Mlle Germont près de moi. On n'est pas meilleure que cette jeune personne, plus sûre et plus appliquée. Or, je ne rajeunis pas, et ce sera mon repos de compter sur elle pour les mille détails d'une maison comme la nôtre.

—Chère maman, s'écrièrent à la fois Amélie et Henriette, quelle bonne pensée vous avez eue !

—Et il nous sera facile, ma chère Amélie, de trouver une heure où Mlle Germont pourra, chaque jour, s'il le faut, s'occuper de tes enfants.

—Merci, bonne mère, merci de tout cœur, car mon mari et moi serons également heureux de voir nos chers petits, et surtout Anna, recevoir les leçons de celle qui est pour nous tous une véritable amie.

Les deux sœurs, enchantées de cette décision, voulurent sur-le-champ, l'apprendre à Clotilde, qui ne fut pas moins charmée de se voir ainsi indéfiniment attachée à une famille qui avait toutes ses affections. Elle s'empressa, à la réunion du déjeuner de remercier M. et Mme Daurival de l'intérêt qu'ils lui montraient, et qu'elles ne pouvaient reconnaître que par le plus entier dévouement.

—Ma chère enfant, lui dit Mme Daurival avec beaucoup de bonté, je suis moi-même très-satisfaite de cet arrangement ; car vous m'inspirez toute confiance et me serez très-utile. C'est à nous de vous prouver combien nous apprécions votre sincère attachement. J'aurai donc à vous communiquer nos intentions sur vos intérêts particuliers, mais je ne veux pas aborder ce sujet maintenant ; et je me réjouis de vous garder avec nous.

—Que vous êtes bonne et indulgente, Madame ! reprit Clotilde toute confuse de la grande estime qu'on faisait d'elle.

—Mademoiselle, dit alors M. Daurival, je tiens aussi à vous exprimer ma reconnaissance de tout le bien que vous avez fait à ma fille ; vous l'avez rendue telle que je la désirais pour l'union qui se prépare, et vous m'avez ainsi aidé à réaliser un projet que j'avais fort à cœur. Je suis on ne peut plus heureux de l'affection que mes filles vous témoignent ; et maintenant ma femme et moi vous regardons comme de la famille.

—Oh ! Monsieur, vous me comblez, répondit Clotilde, et je ne sais ce que je pourrais faire pour reconnaître tant de bontés.

—Vous nous aimerez, lui dit Mme de Verceil en l'embrassant.

—Et vous aurez fort à faire, reprit gaiement Henriette, car nous nous disputerons à qui vous aura.

Véritablement, l'assurance de garder Clotilde au milieu d'eux ajoutait au bonheur de tous ; et ce fut aussi une grande joie pour Mme Aubry et son fils. Quant à Florentin, il disait à l'abbé Gervais en lui racontant ces détails :

—Pour moi, je ne me serais étonné que du contraire, car il me paraît impossible qu'on connaisse cette noble enfant et qu'on puisse songer à s'en séparer.

—Il faut croire, reprit l'abbé d'un air rêveur, que sa tâche n'est pas achevée parmi cette excellente famille. Aussi devons-nous laisser agir la Providence qui a ses vues plus ou moins cachées sur les âmes.

(A continuer.)